





*Adele Prince*

# **RAIDE**

*au beurre noir*

*Les enquêtes de Charlotte Latourette*

**Tome 2**





*A Djuno,*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-6501-3

© Adele Prince - Editions R.D

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Bien qu'inspirés en partie par la réalité, les personnages et situations décrites sont  
purement fictifs. Toute ressemblance avec des lieux, des personnes ou situations existants  
ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

## REMERCEMENTS

---

Un livre ne se fait jamais complètement seule. Je remercie : Azel Bury, Alice Quinn, Marie Fontaine et Nathalie Huret pour leurs conseils et soutiens au cours des différentes étapes de ce roman.





« Très peu d'entre nous sont ce qu'ils semblent être. »  
Agatha Christie



*Charlotte*

Les cris des mouettes emplissent l'air bien qu'il fasse encore nuit. Je déguste mon thé fumé à la fenêtre. J'aime son petit goût âpre. La promesse du printemps, de la renaissance, des soirées plus longues, des barbecues entre amis me réjouit. C'est dimanche et malgré le service lent et long d'hier soir – les derniers clients sont partis à plus de minuit –, je me sens en pleine forme.

Je sors de chez moi, un peu coupable de laisser Maigret tout seul un jour de congé. Parfois, j'aimerais qu'il me suive à travers les rues... Je trotte jusqu'à la maison de Mamie. Elle est déjà sur son pas de porte, sécateur en bandoulière pour notre journée nettoyage des sentiers. Un labrador se tient à ses côtés frétilant

de la queue. Il ne peut retenir sa joie quand il me voit. J'embrasse Mamie.

— C'est à qui ce chien ?

— Charlotte, je te présente Djuno. Djuno, je te présente ma petite-fille. C'est le chien de ma locataire, la scénariste, elle travaille dur, alors je lui ai proposé d'emmener son chien avec nous.

— Elle est déjà arrivée ? Je le dis en baissant le ton, voyant qu'elle a laissé sa fenêtre ouverte.

— Oui, hier matin.

Je caresse la tête de Djuno. Il est doux comme une peluche.

— Il a quel âge ?

— Huit mois. Tout feu, tout flamme ! Tu veux bien le tenir en laisse jusqu'à la plage ?

À la vue de sa laisse, Djuno saute, bat l'air de sa queue dans tous les sens. Je l'attache et là, il comprend qu'il est de la partie, alors il démarre au quart de tour et je dois tirer sur la laisse pour le mettre à notre diapason.

— Il va m'épuiser s'il tire comme ça tout le long du chemin.

— Penses-tu, on le lâchera sur le sentier, Camille m'a dit qu'elle l'avait fait dresser. Il est très obéissant.

— On le saura assez vite.

Nous arrivons à la plage. Les nuages filent vers les terres et dégagent le ciel annonçant des températures plus clémentes pour notre journée propreté. Les galets pâlisent à la lumière de l'aube qui point. Djuno fait copain-copain avec Patachou, le caniche de la boulangère Mme Dubois. Ils se reniflent l'arrière-train, puis Patachou lui mordille les babines. Tout va bien, ils s'entendent.

Kevin arrive avec Jules, et se retourne vers nous.

— Ton ange gardien n'est pas là ?

J'ai envie de le baffer.

— Il n'était pas sûr d'être libre.

Jules nous fait la bise. En tant qu'administrateur de l'association locale du Littoral, il nous guide aujourd'hui. Il rassemble tout le monde sur la plage et répète comme chaque année les consignes. Le matériel se tient devant nous et les premiers arrivés ont déjà choisi leur corvée du jour. Ceux qui possèdent des sécateurs coupent branches, broussailles et ronces qui encombrent le sentier. Ceux qui possèdent des filets aux mailles serrées ramassent papiers, plastiques. Ceux qui possèdent pinceaux et

pots de peinture repeignent les marquages effacés par les intempéries de l'hiver.

Le fond de l'air est frais et le lever du soleil imminent. Déjà des lueurs chaudes rougissent à la surface des vagues. Au fil de notre expédition, on peut toujours échanger notre attribution avec un partenaire pour ne pas se lasser. Mamie prend toujours son sécateur personnel, celui qu'elle utilise pour ses fleurs et ses arbres fruitiers, car porter n'est pas recommandé, elle doit garder ses bras libres pour maintenir un bon équilibre. Cette année nous sommes une quinzaine. La marée étant sur le point de remonter, nous commençons par les plages.

Nous descendons sur la plage de Tarteville, nous brassons les galets sous nos semelles jusqu'à la grotte de la femme qui se trouve en amont de l'arche creusée par les marées dans la roche au fil des siècles. On l'appelle ainsi parce que cette cavité dans la falaise mène sur la plage du même nom. Il paraît qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, une femme y avait été retrouvée évanouie. On se demande encore comment elle a survécu, car à marée haute, les vagues s'engouffrent à l'intérieur. L'accès n'est possible qu'à marée basse. Les

histoires de miraculées pullulent dans les légendes et contes normands.

Une fois traversée la grotte de la femme, je lâche Djuno sur la plage et lui lance un petit galet. Il galope après. Pendant ce temps, je commence à glaner les premiers détritiques : une balle de tennis qui a perdu sa couleur (je la mets dans ma poche), une pelle en plastique, des lunettes de soleil rongées par le sel, une brique de lego. Djuno revient vers nous. Je lui lance la balle délavée. Il s'élance avant même que je la jette. Je le regarde courir comme un fou, ses longs poils flottant dans les embruns. Les chiens comme les enfants sont increvables, ils trottent, cavalent, vont, viennent et vous encerclent jusqu'à épuisement. Une telle énergie au service du jeu. C'est à la fois enviable et pourtant éreintant pour les maîtres et les mamans.

Kevin converse avec Jules, qui comme moi ramasse les déchets. Il traîne un grand filet derrière lui tandis que Kevin repeint les marquages rappelant aux promeneurs d'être prudents et de consulter les horaires de marées avant de s'engager sur les plages. C'est son côté artiste.

Mamie se déplace lentement, elle observe les trous remplis d'eau. Elle chasse le crabe l'air de rien. Je la

connais, elle est imbattable à cette technique de pêche.

Galets, sable fin, roches, débris d'éboulements de la falaise au fil des ans se superposent. Par prudence et souci de sécurité, nous nous tenons près du rivage, et de là, essayons de repérer les plus gros détrit. Je lance de nouveau la balle, elle disparaît derrière de vieux éboulements. Djuno renifle la plage tout autour. Il l'a perdue de vue, seul son flair va lui permettre de la localiser. Je le vois disparaître derrière l'énorme roche. Je ramasse deux ballons de baudruche complètement délavés, mais qui contiennent encore un peu d'hélium. Ces ballons sont extrêmement dangereux pour la faune aquatique, les mammifères marins ou gros poissons les avalent les prenant pour d'autres poissons et en meurent. Ça m'énerve de voir tous ces déchets. Je sais bien que beaucoup de gens ne le font pas exprès. Les ballons et autres jouets de plage s'échappent des mains des enfants, les papiers et les assiettes en carton s'envolent de celles des pique-niqueurs inexpérimentés... Mais ça m'énerve quand même. Les océans sont devenus des dépotoirs d'objets fabriqués par les humains sur toute la planète. Et ces petites inattentions ne seraient pas si



déterminantes, si des cargaisons entières de trucs, dont on pourrait se passer pour sauver les océans, n'étaient pas déversées dans les flots.

La mer nous offre pourtant de si beaux paysages, de si beaux moments d'émerveillement.

*La nature est tout ce qu'on voit,  
Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on aime.  
Tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit,  
Tout ce que l'on sent en soi-même.*

Je déclame les vers suivants. Mamie a relevé la tête et fixe l'horizon. Je sais qu'elle m'écoute attentivement, elle a pris goût aux poésies que je débite. Elle m'encourageait enfant. Elle me les faisait réciter jusqu'à ce que je les énonce parfaitement.

*Elle est belle pour qui la voit,  
Elle est bonne à celui qui l'aime,*

Elle est juste quand on y croit  
Et qu'on la respecte en soi-même.

Le ciel semble s'agrandir au-delà de la mer,  
s'étendre à l'infini comme l'aplat de pastels d'un  
peintre ivre de lumière.

Regarde le ciel, il te voit,  
Embrasse la terre, elle t'aime.  
La vérité c'est ce qu'on croit  
En la nature c'est toi-même. <sup>1</sup>

Mamie m'applaudit. J'ai toujours aimé la simplicité  
de ce poème, son évidence, sa bonté.

— Devine de qui c'est, Mamie.

— Une de tes copines ?

— Nan. Tu ne devines pas ? C'est du George  
Sand.

— C'est bien ce que je disais.

---

1. <sup>1</sup> *À Aurore*, recueil *Contes d'une grand'mère* (1973) de George Sand  
(1804-1876)

Djuno a disparu. Je l'appelle, le siffle. Il ne répond pas, ne se montre pas. J'interroge Mamie qui réajuste son chapeau. Elle ne l'a pas vu depuis un moment, non plus. Il est peut-être bien dressé, mais il sait déjà faire le sourd.

Nous avançons vers les éboulements, ramassons des bouteilles de soda échouées. Djuno surgit de derrière le plus gros rocher, quelque chose dans la gueule. Je regarde Mamie.

— Ce chien est incroyable. Il nous imite. Tu crois qu'il a compris que nous ramassions les détritüs ?

Djuno dépose sa prise au pied de Mamie. Un sac à main. Je me penche. Il en émane un bouquet, quelque chose de très entêtant.

— Cet effluve... ça me dit quelque chose..., murmure Mamie.

Le sac est en cuir d'un vert soutenu. Je le ramasse. Djuno attend que je le lui lance. À ma grande surprise, le sac ne semble pas avoir pris l'eau. Il n'est pas arrivé par la mer. Quelqu'un l'aurait oublié dans la nuit ? Je regarde Djuno et je lui demande :

— Djuno, où as-tu trouvé ce sac ?

Djuno frétille de la queue, il doit s'imaginer que je vais lancer son nouveau joujou.

— Où c'est Djuno ? Où c'est ? Cherche...  
Cherche...

Il saute autour de moi et aboie. Nous poursuivons notre collecte.

Mamie me dépasse et disparaît derrière le tas de roches. Je repère deux bidons d'huile de colza. Je m'agenouille pour les récupérer quand soudain, j'entends Mamie hurler.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Une main, j'ai attrapé une maiiin.

Je me précipite à ses côtés.

— Où ça ? Fais voir.

— Oh mais je l'ai relâchée de suite.

Je me penche sur la flaque d'eau de mer. Merde.  
C'est une vraie main.

Je contourne les chutes de pierres et je découvre un corps humain, si on peut encore le qualifier d'humain. Il est démembré au milieu des éboulements. Du sang a coagulé sur la roche. Les longs cheveux roux me font penser qu'il s'agit d'une femme.

— Il y a une mooooorte, là !

Mamie suit mon doigt pointé. Je me retiens de vomir.

Comment est-ce possible ? Le corps est habillé, la dernière marée l'aurait-elle rejeté sur la grève ? Je regarde de nouveau le cadavre, visage enfoncé dans les galets.

— Ses vêtements sont secs, me signale Mamie, effarée.

Nous reculons instinctivement. Entre le roulement des vagues polissant les galets et leur concentration sur l'activité nettoyage, nos compagnons ne semblent pas nous avoir entendues. Je détourne le regard sur Djuno qui renifle le sol autour du corps. J'essaie de le divertir et lui lance un galet pour l'éloigner.

— Il faut appeler la gendarmerie ! s'exclame Mamie.

— Zut, j'ai oublié mon portable. Reste là.

Je marche à pas rapides en direction de notre groupe. Kevin en train de repeindre sur la roche la signalisation des marées converse joyeusement avec la boulangère. Je dois faire une drôle de tête, car ils comprennent tout de suite qu'il se passe quelque chose d'inhabituel.

— Il est arrivé quelque chose à Jackie ?

Les gens pensent toujours que les catastrophes ou les accidents n'arrivent qu'aux personnes âgées. Kevin lâche son pinceau, je l'entraîne à l'écart.

— Non, non. C'est pas ça. Tu as ton portable ?

— Oui, pourquoi ?

— Appelle la gendarmerie.

— Vous avez besoin d'aide ? crie Mme Dubois

— Ça va aller, répond Kevin.

Il compose le numéro tandis que nous rejoignons Mamie. Nous la retrouvons essoufflée alors qu'elle tente de retenir Djuno par le collier. Kevin, rassuré de voir Mamie entière et sur ses jambes, s'arrête.

— Ça sonne. Je leur dis quoi ?

— Qu'il y a un cadavre sur la plage de la grotte de la femme.

— Quoi ?

— Un cadavre.

Kevin s'avance et horrifié pousse le cri d'une actrice de films des années 50 qui aurait vu une araignée au plafond de sa cuisine et lâche un :

— C'est terrifiant.

Il s'affaisse sur un rocher. Je lui saisis son smartphone des mains. Je reconnais tout de suite la voix du gendarme.

— Valentin ?

— Je vais m'évanouir, soupire Kevin tout en s'éventant des deux mains.

— Nous... Il y a une femme morte sur la plage.  
Valentin me reconnaît.

— Charlotte ? Morte/Morte ?

— En morceaux même.

— Quelle plage ?

— La grotte de la femme.

— Ne touchez à rien. J'arrive avec une équipe.

Je saisis la laisse de Djuno des mains de Mamie et l'attache afin qu'il ne musarde pas autour du cadavre. Les copains se tournent tous vers nous, sans doute alertés par la boulangère, et curiosité attisée, abandonnent leur activité. Ils se précipitent dans notre direction, alors que Kevin s'évanouit.

